

Monique Proulx, Marie-Pascale Huglo, Stéphane Laroche

André Brochu

Numéro 160, hiver 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82002ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brochu, A. (2015). Compte rendu de [Monique Proulx, Marie-Pascale Huglo, Stéphane Laroche]. *Lettres québécoises*, (160), 22–23.

☆☆☆☆ ½

MONIQUE PROULX

Ce qu'il reste de moi

Montréal, Boréal, 2015, 432 p., 29,95 \$.

Montréal: autrefois / maintenant

Auteure d'une œuvre substantielle composée de romans et de nouvelles dont la parution s'étend sur plus de vingt ans, Monique Proulx publie aujourd'hui un autre livre étonnant, qui assume pleinement les risques qu'il comporte.

Née à Québec, elle abordait dans ses *Aurores mont-réales* (nouvelles, Boréal, 1996) le sujet de sa ville d'adoption. Elle reprend le même motif de façon plus approfondie et sous forme de roman, cette fois. Mais de roman non conformiste, traversé de poétiques audaces.

L'alpha et l'oméga

L'action, racontée de façon alternative, se déroule au début de la colonie, à l'époque de Jeanne Mance et de Chomedey de Maisonneuve, et de nos jours où les Québécois « pure laine » de Montréal sont en rapport obligé avec des citoyens d'origine étrangère ou considérée comme telle : Inuit, Mohawk, Juifs hassidiques, etc. Montréal, dès lors, fait plus figure d'espace culturel cosmopolite que de société francophone. Tout se passe comme si l'identité collective uniforme existait autrefois, grâce à l'extraordinaire dévouement des dirigeants de la Nouvelle-France (en particulier ceux de Ville-Marie, car les autorités politiques et religieuses de Québec ont à leur endroit une attitude fort négative), et contrastait fortement avec le multiculturalisme actuel.

« Montréalistes »

Parmi les Québécois de souche de la ville, on compte surtout une famille composée principalement d'une vieille dame, Françoise Mathieu Bouchard (1928-2014), qui meurt au début du récit ; de son fils Thomas, scénariste, et de son petit-fils Laurel, qui vénère sa grand-mère et l'appelle Framboise. Se joignent à eux des personnages en vertu de liens conjugaux ou affectifs, telle la Mona de Thomas, mais aussi d'un grand nombre de rencontres fortuites comme celle qui met en rapport Maya, la prostituée étincelante, avec Laurel qui la dédaigne. Maya est surtout liée avec Guillaume, prêtre exorciste du diocèse de Montréal, qui lui voue une affection toute chrétienne. On peut citer aussi de pittoresques individus d'origines très diverses, Tobias Crow qui inspire les scénarios de Thomas, Markus Kohlen le Juif, Charlie Putulik l'Inuit itinérant, Khaled le Musulman, etc. Ces personnages se trouvent tous, à un moment ou l'autre, mis en relation. Mais on peut se demander s'ils composent pour autant une intrigue effective, leur vérité personnelle étant refermée sur elle-même.

Pourtant, l'écriture témoigne que, dans cet univers narratif, tout débouche sur tout, rien ne reste à l'écart. On chercherait en vain style plus électrisant : « [...] chaque jour me laisse maintenant dans un éblouissement tremblant qui grandit grandit (*sic*), chaque jour plus que le précédent » (p. 246). La vivacité de la phrase rejoint une métaphysique sous-jacente selon laquelle « nous sommes un seul Être [...] mais dans cette enceinte immense [...] j'ai senti la chaleur extrême d'une galaxie se mettant au monde [...] et j'étais une particule brûlante de l'univers et j'étais en même temps son entièreté » (p. 256).



MONIQUE PROULX



Ce qu'il reste de chacun (cf. le titre), n'est-ce pas l'appartenance au Tout ?

☆☆ ½

MARIE-PASCALE HUGLO

La fille d'Ulysse

Montréal, Leméac, 2015, 216 p., 24,95 \$.

L'odyssée d'une ado

Marie-Pascale Huglo, Québécoise née à Amiens, est une universitaire et une auteure appréciée de romans, de nouvelles et d'essais. Son dernier roman porte naturellement des traces de sa formation universitaire.

À trente-six ans, elle publiait un ouvrage sur l'anecdote dans la modernité. Ce livre laissait entrevoir une conception particulière du réalisme, axée sur le quotidien et l'immédiat. *La fille d'Ulysse* retrouve en partie cette façon de raconter le monde sous une forme concrète très élaborée. Le rêve y est certes présent, mais les apparences les plus quotidiennes lui font concurrence.

Amour et voyage

L'héroïne éponyme — si le mot « héroïne » n'est pas trop fort — est une adolescente et une couturière, affligée depuis sa naissance de claudication. Son infirmité, qui est modérée, ne l'empêche pas de faire tourner la tête des garçons ni de rêver de départ. Le voyage surtout est sa préoccupation majeure. Elle a une jumelle, Leena, qui est plus belle encore et plus ardente en amour. Il faut dire que, pour bien des raisons, l'héroïne ne mène guère ses liaisons bien loin.

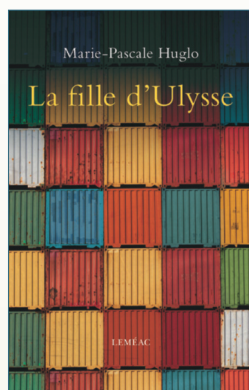
Son nom ? On l'ignore. La « fille d'Ulysse » n'est qu'une métaphore onomastique qui semble connoter sa passion pour les voyages — mais Ulysse n'a connu que le long et pénible retour à Ithaque sa patrie, et non l'élan enthousiaste vers l'inconnu. Par ailleurs l'héroïne, qui est aussi la narratrice, s'invente un pseudonyme, Camille Lafortune, auprès d'une inspectrice qui l'interroge. Pour revenir au problème Ulysse, disons qu'il est fait mention rapidement du père, « homme blond

ouvrant les bras pour me soulever dans les airs » (p. 21). Il est qualifié aussi d'« abandonneur » (207). On peut penser que sa fille hérite de son nomadisme et de son irresponsabilité.

De l'île à... l'île

L'île natale, bien qu'accueillante pour les touristes, n'a pas sa place sur les cartes du monde. La narratrice la quitte par goût de l'inconnu et se retrouve sur un « continent neuf » où la boue domine, puis à Gênes. Elle vit une aventure amoureuse qui, comme toutes les précédentes, vire à la totale déception. Elle prend alors la décision de revenir à son île natale et de renouer les liens avec Leena, sa jumelle. Voilà l'essentiel de ce qui se passe, dans un roman très soigneusement écrit mais qui ne soulève guère, si j'en juge d'après ma propre expérience, l'intérêt du lecteur.

Certes la présentation dithyrambique, en page 4 de couverture, dit tout le contraire. On y résume de façon fort vivante l'aventure de la jeune fille et on décrète que l'œuvre « réalise la plus haute ambition du roman : explorer le monde en traversant les apparences [...] ». Fable futuriste et voyage initiatique, cette odysée oscille entre le lyrisme et la satire [...] ». Pareille description, qui est accordée aux épisodes principaux, rend compte de ce que le roman aurait pu être, mais ne correspond guère aux impressions que le lecteur normal peut ressentir.



MARIE-PASCALLE HUGLO

En outre, il n'est pas facile de s'identifier à une héroïne qui ne porte pas de nom, même si son rôle de narratrice favorise la formation d'une identité.



STÉPHANE LAROCHE

Auberge mélancolie

Gatineau, Vents d'Ouest, coll. « Azimuts », 2015, 174 p., 19,95 \$.

Quand bonheur et mélancolie coïncident

Stéphane Laroche est l'auteur de plusieurs romans pour la jeunesse. À la lecture du présent livre, on peut penser que cette forme d'écriture lui convient mieux que les subtilités du roman pour adultes.

Auberge mélancolie raconte les tout derniers jours d'un homme en tant que propriétaire d'une auberge, à Québec. Il reçoit quelques clients qu'il appelle ses « visiteurs », et même ses « invités », comme si les liens humains l'emportaient sur les liens commerciaux. Curieusement, les personnages portent presque tous des noms à connotation mélodramatique : Labonté (tel est le nom de l'aubergiste, prénommé Bernard), L'Heureux, St-Amour, Joly, Laliberté, Beauséjour, sans oublier Jade, le prénom d'une délicieuse fillette. On a l'impression d'une communauté de gens aimables, réunis pour fêter ensemble le congé de l'Action de grâce.

Le bonheur et son encounter

Or le bonheur, malgré ses fondements solides dans l'existence de chacun, est miné par diverses conjonctures personnelles. Ce n'est pas de gaieté de cœur que Bernard quitte son auberge, mais il faudra tout le roman pour qu'on saisisse l'ampleur de son drame. Hélène, sa femme, est morte d'un accident de voiture et il est inconsolable, au point de ne plus pouvoir envisager de remariage. Elle était, elle



STÉPHANE LAROCHE



reste et restera toujours sa bien-aimée. Quant aux clients de cette fin de semaine, ils portent tous en eux leur catastrophe. Albert L'Heureux, homme âgé, découvre que Rose-Anna, sa femme (et bien-aimée, elle aussi !) perd la mémoire. Marianne St-Amour, propriétaire d'un restaurant, a vécu une douloureuse séparation avec le père de Jade, et l'enfant ne s'en est jamais remise. Jonathan, l'amoureux de Geneviève Joly, surprend son infidélité avec le pétulant Alex Laliberté.

La subtilité absente

En somme, l'amour, la bonne humeur sont toujours au premier plan, mais pour être finalement déconstruits et remplacés par leur contraire. Or, cela se fait de façon plutôt mécanique, sans guère de subtilité. Par exemple, il faut beaucoup de temps pour que Bernard, tenté par l'établissement de liens avec la belle et cordiale Marianne, se retire dans son coin et se voue totalement au souvenir de son Hélène tant aimée. On n'aura pas appris jusque-là ce qui l'attachait tant à son épouse, dont on pouvait penser qu'elle l'avait quitté. Il est invraisemblable que l'accident mortel d'Hélène ait été caché si longtemps au lecteur, comme si Bernard n'en avait jamais eu connaissance ! Voilà le genre de maladresse qu'on trouve dans les récits destinés aux jeunes lecteurs, où une perspective à court terme met en péril une vue à plus long terme.

On peut certes goûter la limpidité de l'écriture, mais les situations et les échanges entre personnages, exagérément cordiaux et transparents, ont quelque chose de convenu, tiennent presque du pléonasmisme narratif. C'est sur cette base que s'établit tant bien que mal l'irruption d'un drame peu convaincant et peu propre à vivifier l'histoire racontée. Bonheur et mélancolie confondent leurs vérités réciproques, à la façon de contraires mal accordés.